

Sara Abu Ghazal

*The Dreams of Ayn Ara*

احلمي يا سيدي

Translation by Pierre Girard (French)

## RÊVE MA GRANDE, RÊVE

Il a tant plu ces derniers jours, comme si le ciel nous hurlait tous dessus, à moins que ce ne soit pour nous dire de ralentir un peu et de rester à la maison contraints et forcés de réfléchir à ce que l'on fuit d'habitude. Et si le ciel en avait eu assez qu'on le snobe, s'il voulait nous montrer l'immensité de ce dont il est capable, et comment il peut nous tenir à sa merci quand ça lui chante ? Pas par affection pour nous, ça non, mais parce que ça ne fait pas de mal de lui montrer un peu de considération de temps en temps, tout comme ça ne fait pas de mal de lever les yeux vers lui parfois et de lui dire : « merci l'ami, merci pour tout ». Sauf que nous descendons de la terre, pas du ciel. En vrai j'en sais rien de qui on descend nous autres, peut-être bien des deux. Toute cette pluie va finir par nous engloutir si ça continue à tomber comme ça.

Cela faisait à peine trois jours que j'étais revenue d'Amman, et en guise d'accueil Beyrouth m'accordait une assignation à résidence m'empêchant de retourner aux petites choses du quotidien. Trois jours, à pleuvoir comme si la pluie venait tout juste de commencer, comme si tout ce temps les eaux se trouvaient prisonnières et qu'elles avaient trouvé une porte de sortie au-dessus de Beyrouth afin de se déverser en trombes avec une ardeur jamais connue. Enfin, d'après l'application sur le téléphone, il s'arrêtera de pleuvoir en fin de journée. Alors, je sors ou je reste à la maison ? La question reste en suspens. Toute cette pluie n'est qu'un grotesque prétexte pour ne pas admettre que je n'ai pas la force d'affronter tout ce qui est arrivé à Amman, pas la force d'admettre que je ne redeviendrai pas celle que j'étais.

Je ne me souviens pas de comment j'étais auparavant. Je me souviens de toute ma vie, jusque dans ses détails les plus insignifiants, mais je ne me souviens pas de comment j'étais moi – moi qui suis née deux fois en trente ans – avant de savoir tout ce que je sais désormais. Tout ça aurait l'air d'être de la folie pure et simple si j'en parlais à quelqu'un, moi si on me l'avait raconté avant que j'en fasse l'expérience, j'aurais sans doute considéré cette personne folle à lier et j'aurais coupé court à la conversation. Bon, encore trois heures et la pluie s'arrête, ça me ferait du bien de sortir prendre

un peu l'air et de réfléchir soigneusement aux tenants et aboutissants de ce que j'ai à faire, je veux dire à cette mission que je dois remplir afin de revenir à celle que j'étais auparavant.

J'étais Salwa Abou Sukkar, une jeune Palestinienne travaillant pour une école de l'UNRWA, entrée dans la trentaine depuis novembre dernier. J'habite à Beyrouth, entre l'Université arabe et la Cité sportive, avec ma famille partie quelque temps chez mon frère à Stockholm, pour qui je suis une perpétuelle source de déception, étant une « vieille fille » comme dit mon grand frère Nidal qui a onze ans de plus que moi. Bien sûr, comme je suis née à l'improviste, sans que ma mère ne réalise qu'elle était enceinte après dix ans sans avoir d'enfant, ils ont toujours été indulgents envers moi. Aussi, même si je ne fais à peu près rien de ce qu'ils attendent de moi, comme daigner accepter n'importe quel prétendant venu demander ma main, je reste un miracle aux yeux de mon père Zein Al-'Abidine Abou Sukkar, qui était si heureux ce matin lorsqu'il m'a appelé pour me dire que la Suède avait accepté de leur accorder, à lui et à ma mère, la résidence permanente. Un mois encore et ils rentrent s'occuper de mes papiers, puis on quitte le Liban pour de bon, pour aller vivre en Suède repus et comblés.

À cet instant, Zein Al-'Abidine ne se rend pas compte de ce qu'il raconte comme âneries, parce que sous peu sa vie va changer. Encore deux heures et la pluie s'arrête, peut-être qu'il vaut mieux que je sorte m'occuper de quelques trucs avant de rentrer à nouveau pour dormir et commencer à rêver ; en rêve je saurai ce que je dois faire pour revenir à moi et à la personne que j'étais. C'est possible, m'a-t-il dit, c'est ce qu'il va arriver et je n'ai pas le choix, je dois le croire. Mohamad 'Abd al-Wahab Abou Sukkar m'a parlé à Amman et m'a dit que j'avais un certain nombre de choses à faire dans cette vie, afin que lui et grand-mère Nejme Youcef puissent être en paix. Je repense aux points essentiels qu'il m'a demandé de ne pas oublier. Il a dit qu'au fond de moi je n'ai fait que commencer à soulever un coin du voile, et que je vais passer par des états divers et variés, mais que j'oublierai tout une fois ma mission menée à bien. Et aussi qu'intuitivement je connaîtrai les histoires des gens, mais que je devais garder pour moi tout ce que j'apprendrai. Il entrera en contact avec moi en rêve à condition que je boive une infusion à la sauge avant de dormir. Mais il ne pourra pas me contacter comme il l'a fait à Amman pour des raisons de sécurité. Je dois aussi noter tous les détails qu'il me communique dans le carnet vert acheté par Lamia Abou 'Azzam à Amman avant qu'elle ne l'égare et qu'il n'atterrisse entre mes mains. Écrire m'aidera à me souvenir des détails au cas où je refermerais le voile en moi-même pour une raison ou une autre. Il m'a dit que le ciel n'était plus comme avant et que tout ce qui était arrivé sur Terre avait affecté l'équilibre. J'ai beaucoup de questions à poser à Mohamad 'Abd al-Wahab, comme quelles raisons de sécurité il

peut bien y avoir dans l'au-delà ou sur le pourquoi derrière tout ça, mais notre rencontre en rêve approche et j'en apprendrai peut-être un peu plus.

Bon, encore une heure et la pluie s'arrête, ce soir est le bon pour commencer à faire ce qu'il m'a demandé. J'ouvre le carnet vert et lis les consignes tracées par grand-père Mohamad d'une belle écriture : « Trouve Lamia Abou 'Azzam sur Facebook ». Il indique que sa photo de profil est une gazelle se tenant au milieu d'une forêt et que je dois uniquement lui demander son numéro de téléphone à Haïfa où elle vit. Il m'avertit aussi que je dois impérativement aller dans la zone d'Al-Rihab, collée à Chatila, demander où se trouve une boutique qui vend des téléphones nommée *Watan Phone*, et l'appeler de là-bas après avoir indiqué à l'homme répondant au nom d'Abou Hussein de me passer une communication « depuis l'étranger », afin qu'elle ne puisse être localisée ni surveillée par les appareils existants au Liban, et qu'on ne me colle pas une accusation de collaboration avec Israël.

Il est clair que Mohamad 'Abd al-Wahab avait tout planifié et pensé à tout « Ne crains rien, personne ne pourra te faire de mal » avait-il écrit dans le dernier paragraphe. Heureusement qu'il est au courant qu'Al-Rihab n'est pas un endroit très indiqué pour les femmes après seize heures. Bientôt la pluie va s'arrêter, il faut que j'essaie d'entrer en contact avec cette Lamia. En rêve, on dirait bien que j'ai eu le temps nécessaire pour assimiler tout ça, je dois commencer à m'activer là, maintenant.

J'ai tapé le nom de Lamia Abou 'Azzam sur Facebook. Je l'ai trouvée facilement et lui ai envoyé une invitation pour l'ajouter comme amie, puis je lui ai écrit en suivant à la lettre ce qu'il m'avait demandé de faire : *Chère Lamia, c'est Salwa Abou Sukkar du Liban, je voudrais ton numéro. J'ai parlé avec Mohamad 'Abd al-Wahab... à Amman, enfin tu vois....* Je me suis levée pour m'habiller, et en ouvrant l'armoire de ma mère j'ai trouvé une *abaya* qui me donnait l'air deux fois plus vieille, en espérant que Lamia réponde rapidement à mon message.

J'entends la pluie se calmer, laissant progressivement place aux bruits du quartier. Le soleil a complètement disparu. Et pour la première fois depuis que l'avion a plongé sur Beyrouth, je me sens différente, je sens que quelque chose est vraiment arrivé. Je suis deux personnes réunies en une seule. Suis-je vraiment Salwa Abu Sukkar ? J'entends distinctement le son des battements de mon cœur, sans savoir si c'est dû à la peur ou à une simple angine. Comment se peut-il que Salwa, partie suivre une session de formation pour les employés des écoles de l'UNRWA, en revienne folle à lier, tout ça parce qu'en se disant qu'elle allait profiter de sa présence à Amman pour acheter du savon de Naplouse dont elle a tant entendu parler, elle s'était retrouvée face à son grand-père Mohamad

'Abd al-Wahab Abou Sukkar, à lui parler, lui qui a été tué en 48 et dont il n'existe qu'une seule photo mise par Zein Al-'Abidine au milieu du salon, et surtout qu'elle en revienne transformée au point d'avoir l'impression d'être quelqu'un d'autre, comme si elle était née à nouveau à Amman, comme si avant ça elle avait vécu une autre vie ? La sonnerie du téléphone la ramène à la réalité, par différents sons l'avertissant qu'elle a reçu plusieurs messages.

Je vais chercher mes bottes en plastique achetées spécialement pour me protéger lorsque l'eau déborde dans les ruelles du camp, étant donné que je me rends presque tous les jours à l'école Galilée qui dépend de l'UNRWA. Comme au cours de ces sept dernières années, j'ai l'impression que sans l'école ma vie aurait été misérable, comme l'a été celle de mes sœurs n'ayant pour seule attente qu'un jour se présente un homme qui habiterait dans le Golfe afin de s'enfuir d'ici.

Je retourne chercher le téléphone, Facebook m'indique que Lamia Abou 'Azzam a accepté mon invitation. J'ouvre immédiatement le message de Lamia : *Salut Salwa, voici mon numéro... Salutations depuis la Palestine... On se redit... Quand tu veux...* Je manque de défaillir, tout ça est-il donc vrai ? Tandis que je fixe l'écran du téléphone je reçois un message d'un type qui m'a ajoutée comme amie il y a quelque temps, disant : *ta présence illumine FB, je voulais juste te dire bonsoir, avec deux roses.*

C'est le moment, je sais que je dois me mettre en route pour Al-Rihab. L'ascenseur est en panne et des débris jonchent l'escalier. Cependant, je m'aperçois que j'arrive à voir dans l'obscurité. Arrivée dans l'entrée de l'immeuble qui est éclairée, contrairement à d'habitude, je comprends ce que voulait dire Mohamad 'Abd al-Wahab lorsque qu'il m'a dit que je ressentirai les choses différemment. Tu parles !

Je croise Abou Ibrahim, notre voisin, et je n'en crois pas mes yeux, je vois son cœur, je vois une lumière bleue à la place de son cœur. « Bonsoir » lui dis-je, mais ma voix me trahit. « 'soir, où vous allez comme ça ? » Je le tranquillise en lui disant que je vais à la coopérative de Sabra juste à côté acheter quelques trucs pour la maison par peur qu'il se remette à pleuvoir demain et au cas où l'école serait fermée. Je continue mon chemin en direction de l'Université arabe pour arrêter un *service* qui m'emmènerait à Al-Rihab. Je garde les yeux rivés au sol en marchant tandis que le froid glacial me pique les oreilles et le visage et je sens les larmes se figer au bord de mes paupières, mais je n'ai pas la force de regarder devant moi, je ne veux rien voir. J'arrête un taxi collectif et paie une place supplémentaire, je m'installe sans lâcher des yeux le téléphone pour ne pas croiser ceux du chauffeur qui me regarde, je le sais. Malgré moi, je vois une lumière orange filtrer de son cœur vers le volant. Je descends et je vois peut-être des centaines de lucioles brillant jusque dans le lointain.

Les couleurs de l'arc-en-ciel tissent une immense toile dans la rue. Je dépasse l'ambassade du Koweït sans rien entendre d'autre que les battements de mon cœur malgré le vacarme de la circulation, les yeux toujours au sol.

J'entends la voix de Mohamad 'Abd al-Wahab me dire « Watan phone », je regarde d'où me parvient la voix et aperçois la boutique sur ma gauche, aussi je me dirige vers elle et passe la porte. En entrant, je vois des travailleurs étrangers dans des petites cabines, et chacun d'entre eux a une lumière rouge qui filtre de son cœur. Abou Hussein se tient devant moi, mais je ne vois pas son cœur. Je lui demande une communication depuis l'étranger et le regard qu'il me jette est à deux doigts de me faire pleurer, d'un geste il m'indique la porte numéro 15, avant de retourner à sa place derrière le comptoir. Je prends place dans la cabine et compose le numéro, je crois bien que je vais m'évanouir, mais la voix de Lamia me dit : « Salwa, ma chérie, comment tu te sens ? »

Avant même que je puisse répondre, tout s'illumine devant mes yeux, le marché à Amman, la main de grand-père dans la mienne et moi qui le regarde complètement sous le choc, tandis que dans ma tête sa voix me dit : « rentre à l'hôtel, là maintenant ». Comment je l'ai vu à chaque coin de rues par la fenêtre du taxi me ramenant à l'hôtel toujours sous le choc ; puis encore dans le hall de l'hôtel en me précipitant vers ma chambre que j'ai trouvée ordonnée et propre. Et ce silence qui m'a poursuivi de l'ascenseur jusqu'à la chambre, avant que sa voix dans ma tête ne dise « va dormir maintenant ». « Mais comment, comment faire ? » lui ai-je dit, alors qu'il insistait et me répétait : « Dors Salwa, dors, tu comprendras ma grande, je t'en prie ma grande, dors ». Comment je me suis allongée et comment j'ai fermé les yeux. Alors il m'est apparu, assis sur une banquette verte devant une table ronde au-dessus de laquelle se trouvaient des papiers jaunis sur lesquels était inscrit le verset du Trône<sup>1</sup>. Son tarbouche était à côté de lui. « T'inquiète pas ma grande, il t'arrivera rien, tu peux pas tout comprendre maintenant, mais t'inquiète pas. Hein ma grande, tu vas pas avoir peur ? ». « Ça y est, je débloque complètement, rien de tout ça peut arriver ».

« Non, ça n'a rien à voir avec la folie », me dit-elle. La voix de Lamia va droit au cœur. Salwa écoute attentivement ce qu'on lui dit, en essayant de comprendre, mais ça semble dépasser l'entendement.

« 48 ne fut pas seulement une catastrophe sur la terre, le ciel aussi en fut ébranlé, malgré l'accord immuable qui veut que le ciel ne se mêle pas des affaires terrestres. Mais 48 fut un événement hors du commun. Après quoi beaucoup d'âmes se retrouvèrent dissociées, elles refusèrent de se

---

<sup>1</sup> Le verset du Trône (*Ayat al-Kursi*) est un des versets les plus récités, se trouvant souvent affiché sur les murs. Disposant de multiples sens et vertus, il a une valeur de protection, sa récitation étant notamment conseillée dans des moments de doute ou avant de dormir.

conformer au cycle de l'univers, et se mirent aussi à habiter dans différents cieux, ballottées mais toujours aussi fortes. Tu comprendras mieux en rêve. Lamia dit que parmi ceux qui restèrent certains ont développé une faculté nouvelle ; qu'ils emmagasinent tous les souvenirs, ainsi ils peuvent se remémorer les souvenirs comme s'ils avaient été présents à cet instant précis. En se remémorant, il leur est possible de continuer à être tels qu'ils sont, et d'interagir avec la terre comme elle le souhaite, aussi le ciel ne peut plus faire comme si de rien n'était. C'est là que nous prenons naissance, Salwa, eux ils essaient d'effacer la mémoire parce qu'elle est leur pire ennemi, parce qu'ils savent qu'à travers elle nous continuons d'exister. Tu comprends Salwa ? Nous sommes les gardiens de la mémoire ».

Salwa écoute attentivement, mais elle s'aperçoit que quelque chose se passe aussi dans sa tête, se pourrait-il que ce soit Mohamad 'Abd al-Wahab Abou Sukkar, que fait-il debout comme ça ? Lamia reprend : « Respire Salwa et tu verras, t'inquiète pas, souviens-toi ».

Elle le vit s'écrouler avec d'autres le long du mur, tomber dans un tressaillement, et c'est comme si les balles transperçaient son cœur à elle, puis elle vit Nejmech pâlir, et son père trop petit pour comprendre. Une douleur plus grande que la mort, les yeux grands ouverts de son père. Et la mer des yeux de Nejmech. Elle le vit rouler d'un coup et s'écrouler au sol avec d'autres. Elle vit Nejmech marcher avec le petit en comptant ceux qui restaient, interpellant tout le monde en essayant de se souvenir de ceux qui restaient, reste-il encore quelqu'un ? Qui ? Elle marche avec le petit et elle entend parler d'un véhicule qui emmène les gens au Liban. Partira-t-elle, en emportant le petit, en comptant le nombre de ceux qui sont restés, mais reste-il seulement quelqu'un ?

« Respire Salwa, respire, comment tu te sens ? »

Elle entend, mais elle n'a pas la force de parler.

« Qu'est-ce qu'il me veut Mohamad 'Abd al-Wahab qu'est-ce qu'il peut bien vouloir de moi ? »

« Que tu te souviennes Salwa, il t'en dira plus cette nuit, en rêve. Allez, prends soin de toi. » Lamia raccroche, je sors de la cabine, Abou Hussein me demande 20 000 livres, alors je les pose sur la table et m'en vais. Les cœurs de tous les gens brillent et mes oreilles sont en proie au vacarme tandis que je marche en direction de l'ambassade du Koweït pour rentrer à la maison. Je pleure, je sanglote, je ne regarde personne, je marche avec l'impression d'être Nejmech, je marche en laissant derrière moi le désastre qui hurle, comme pour m'en échapper et échapper aux plaintes. Je pleure, je sanglote, car je suis toute petite à côté de ce qui a été perdu, qui me pèse tant, aussi j'accélère le pas, mais cela m'essouffle encore plus et je pleure car je réalise l'étendue de ce qui a été perdu. Le

chauffeur de taxi me demande au moins mille fois ce que j'ai et si quelqu'un m'a fait du mal, et cent fois je balbutie que je vais bien, puis me tais tant bien que mal; je voudrais dire à n'importe qui que ça y est je comprends tout ce que j'ai perdu. Le cœur du conducteur est rouge et le mien n'émet ni couleur ni lumière, la pensée de grand-mère Nejmeħ m'assaille, je me souviens d'elle vieille, mais je sais maintenant que c'est le chagrin et le deuil qui l'ont vieillie, et que le temps qu'elle prenait parfois avant de finir une phrase n'était que sa manière de faire face à l'accablement.

J'arrive à la maison, en ayant peine à croire que j'y suis, et m'assieds sur le canapé en regardant sa photo que mon père a reçu du frère de Mohamad 'Abd al-Wahab, qui s'était réfugié en Jordanie et qui après de longues années était parvenu à retrouver la trace de Nejmeħ. Parfois Zein Al-'Abidine observe la photo comme s'il la voyait pour la première fois.

La pluie reprend, je l'entends chasser le grondement de la circulation, tandis que le froid glacial me frigorie. Je me lève pour dormir, pour rêver et le voir.

J'ai fermé les yeux et je l'ai vu. Nous étions dans la même maison, et lui sur la même banquette. « Salwa, si tu étais passée sans me voir, je t'aurais laissé tranquille, mais là je ne peux plus, c'est toi qui l'a choisi, de te souvenir, toi qui réfléchis toujours au champ des possibles, toi qui as toujours su que pour toi toutes les possibilités se sont perdues. Que serais-tu devenue ? »

« Que veux-tu de moi grand-père, qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? » Je pleure tout en le regardant qui sourit, puis il me demande si j'ai envie de voir grand-mère Nejmeħ. Sans attendre ma réponse, je la vois assise au milieu de toutes les femmes du village, et leurs voix résonnent dans la Galilée toute entière ; la benjamine de son père et sa Nejmeħ, qui sourit et qui ne cache pas sa joie, parce que Mohamad 'Abd al-Wahab est un homme fait pour elle. Elle le voyait souvent lorsqu'elle aidait sa mère dans le jardin devant leur maison, aidant son père à donner cours aux enfants, à faire apprendre le Coran et à écrire des lettres à ceux qui le voulaient. Elle est tombée amoureuse de lui lorsqu'il a aidé Rasmiya, la fille de Khalil Abou Karshe, à rédiger une lettre pour son frère à Jérusalem lui demandant de revenir sur le champ en Galilée afin de convaincre son père d'annuler la promesse la liant à Mohamad Al-Asmar qui tentait d'obtenir sa main de force. Rasmiya a raconté que Mohamad 'Abd al-Wahab avait dit que Mohamad Al-Asmar était un « malpropre », et pas du tout « vif » comme pouvait l'être Youssef Al-Chayeb qui travaillait sur le marché aux légumes à Haïfa, en lui lançant un clin d'œil. « Alors çaaaaa ?! Mais quoi, mais comment il peut savoir celui-là qu'il m'irait bien le Youssef, j'y crois paaas ! » C'est comme ça que Nejmeħ est tombée amoureuse de lui, parce qu'il avait l'air doux et un peu espiègle, et aussi parce qu'à deux reprises il s'est mis à balbutier lorsqu'elle est venue apporter à manger à ses sœurs qui apprenaient le Coran et qu'elle lui

a adressé un sourire en toute connaissance de cause. Sa timidité et son côté espiègle lui ont plu, ils lui rappelaient les chats errants. Le jour où elle lui a raconté cela, il s'est mis à rire de lui-même, « Il a dit, pour toi je suis un chaton errant, alors ça ! ».

Je voulais te rendre heureuse NejmeH, mais je sais ce qui va se passer, tu resteras à Chatila à compter le nombre de ceux qui sont restés, et il n'y aura plus personne, puis tu compteras tes voisins dans le camp, et parmi eux il n'y aura plus personne, alors tu quitteras Chatila pour un autre quartier où tout ce qu'il te restera c'est un balcon où t'occuper de quelques plantes qui ne donneront pas autant que tu l'aurais voulu.

Mohamad 'Abd al-Wahab la ramène dans la pièce de tout à l'heure et lui dit : « Nous sommes ici dans notre maison de 'Ayn 'Ara, elle n'existe plus désormais, c'est comme si elle n'avait jamais existé, mais la maison n'a pas d'importance Salwa, l'important c'est NejmeH qui souffre dans le ciel, parce que tu n'as plus envie de te souvenir, parce que tu patauges dans ton quotidien, comme si tu ne faisais que passer, comme si son sang refroidissait dans tes veines, parce que tu as arrêté de suivre le chemin que NejmeH avait tracé pour toi. Ne t'a-t-elle pas nommée Salwa, celle qui console, parce qu'elle avait décidé que tu serais sa consolation ? Ne t'a-t-elle pas tout appris sur comment c'était là-bas, et c'était comme si tu y étais avec elle, comme si elle n'était pas seule ? Ne t'a-t-elle pas dit que Nidal et Yasser portaient en eux la colère, Souheir et Samira la peur et que toi tu étais celle qui portait la douleur, mais que c'était précisément ça qui allait te guérir et guérir les autres avec toi ? Alors comme ça tu veux aller à Stockholm, Salwa ? Et puis quoi ? Passer ta vie à essayer de te défaire de ce sentiment d'exil qui te collera à la peau, car tout en toi aspire au retour. N'as-tu pas tant rêvé avec NejmeH de comment serait la vie une fois de retour, n'avez-vous pas tant pensé toutes les deux à ce qui est resté ? Il se peut qu'il vous reste encore tout là-bas, bien plus que la terre, des corps dans l'attente qu'on vienne rompre leur sentiment d'exil, de voir des visages familiers et des corps fatigués de lutter eux aussi contre l'oubli. NejmeH est fatiguée dans le ciel, car tu es sa mémoire, Salwa, et tu te laisses aller à ce qu'il y a autour de toi, qui petit à petit absorbe qui tu es et te dissout, jusqu'à faire de toi un spectre, alors que tu es vivante Salwa. Aussi souviens-toi pour vivre Salwa, et que vive NejmeH avec toi. »

Je me réveille du rêve, persuadée d'avoir dormi pendant des heures. Je jette un œil sur mon téléphone, tandis que de l'extérieur me parvient le bruit du tonnerre et de la pluie, sans rien qui vienne rappeler la présence du quartier, ni bruits de chasses d'eau ou de télévisions. Je sors du lit en sachant que les écoles seront fermées, comme si le ciel était de mèche avec moi, même si vu ce froid glacial, rien n'est moins sûr. Je vais chercher la bouillotte dans la cachette habituelle de ma mère, la pose contre moi en la faisant tourner, puis je sors tout ce qu'il y avait dans les tiroirs de

l'armoire de Zein Al-'Abidine et je tombe sur une photo de NejmeH enfant avec sa famille dont tous les membres ont été tués ; pour la première fois je vois sa date de naissance, NejmeH Youcef Abou 'Azzam, 1918. Le temps se fige. J'entends la voix de Mohamad 'Abd al-Wahab « Interroge Lamia, me dit-il, il n'y a pas de temps à perdre. »

Je suis en plein dilemme, entre appeler Lamia à dix heures du matin ou finir de regarder les photos et les papiers étalés par terre. Des photos de NejmeH avec d'autres femmes dans les ateliers Samid affiliés à l'Organisation de libération de la Palestine. D'autres de Zein Al-'Abidine avec son oncle lors de leur première rencontre, c'est fou ce qu'ils se ressemblent ! Des cartes de l'UNRWA au nom de Zein Al-'Abidine et portant celui de NejmeH Youcef. Pourquoi n'ont-ils pas inscrit son nom complet ? Je prends mon téléphone et envoie un message à Lamia : *Lamia, t'as le temps de parler ?* — *Oui, quand tu veux*, comme si elle attendait mon message. Je lui dis que je ne sais pas comment faire pour la contacter, à cause de la pluie ça va me prendre pas mal de temps pour aller jusqu'à Al-Rihab. Mais elle me dit que ça ne pose pas de problème qu'on parle maintenant sur Facebook.

Je l'appelle. « Salut Salwa, bien dormi ? » Lamia me joue des tours, je lui réponds que j'ai beaucoup rêvé, mais que je voulais lui poser des questions sur NejmeH Youcef Abou 'Azzam, sait-elle quelque chose sur elle ? Le silence de Lamia, si incommensurable, à côté des quelques secondes dans lesquelles elle se plonge avant de répondre. Elle me dit que c'est sa tante, qu'elle est partie au Liban sans savoir que la famille était restée à 'Arraba. Et que parmi ceux qui étaient partis, certains sont revenus clandestinement, sans savoir ce qui lui était arrivé, parce que les nouvelles disaient que tout le monde avait été tué à 'Ayn 'Ara, alors ils leur avaient fait des tombes, à elle, à Zein Al-'Abidine et à Mohamad, et ce n'est que des années plus tard qu'ils ont appris par le plus grand des hasards qu'elle n'était pas morte et qu'elle était au Liban. Après quoi, Mohamad Badr Al-Din, le frère de son grand-père a réussi à obtenir une autorisation pour leur rendre visite là-bas. Elle lui raconte qu'il y a des années ils avaient contacté Zein Al-'Abidine, mais qu'il n'avait pas souhaité poursuivre les échanges car il avait tout perdu et que c'était au-dessus de ses forces de perdre plus. Lamia lui raconte que l'arrière-grand-père était un cheikh assez croyant et plutôt bizarre, qui avait donné à tous ses enfants des prénoms à rallonge, faisant leur renommée – il y avait comme ça Mohamad 'Abd al-Wahab, Mohamad Badr Al-Din et Mohamad Sharaf Al-Din – et c'est grâce à ces prénoms que sa mère a retrouvé sa trace, Faouzia Abou 'Azzam, maintenant décédée depuis trois ans.

Alors des gens sont restés ?

Beaucoup sont restés, Salwa.

Je pense bien avoir maudit mille fois l'univers, maudit le ciel et la terre, maudit tout ce qui m'arrivait. Je me suis levée et je suis restée plantée devant la sauge à attendre qu'elle bouille, en ayant l'impression que ma tête ne tenait plus droit, comme si j'étais sur le point de m'endormir ou de perdre connaissance. Toute cette histoire commençait à me fatiguer, moi je voulais seulement acheter un savon de Naplouse parce que NejmeH disait que même si les gens de Naplouse avaient une drôle de manière de parler, pour ce qui était du savon personne ne leur arrivait à la cheville, et aussi qu'une fois elle était allée à la fabrique de savon avec son père et l'odeur était restée imprégnée sur elle pendant sept jours. Rien de tout ça ne peut être vrai. Impossible.

Je bois la tisane encore bouillante et elle me brûle la langue, mais cette douleur est encore préférable, j'opterais pour elle sans hésiter à côté de toutes les autres douleurs. Je la bois comme par vengeance, puis je m'assois sur le lit, tellement en colère que je doute de pouvoir m'endormir au final. C'est à ce moment-là que je reçois un appel de Zein Al-'Abidine, et je sais que je ne vais pas décrocher, j'ai envie de l'insulter, mais je vais voir son père bientôt. « J'y crois pas... de quoi te rendre folle » me dis-je intérieurement. Je m'enfouis sous les draps et je ferme les yeux pour rêver, le sommeil se fait attendre, probablement que ma colère lui fait peur, mais il finit par arriver.

Nous sommes à Haïfa, sous occupation. Je suis à deux doigts de vomir, mais il me prend par la main – « T'inquiète pas, ils nous voient pas, ils peuvent pas nous faire de mal. » Toutes les enseignes écrites en hébreu disparaissent dès que je les regarde, aussitôt que je les fixe les lettres s'effacent. Nous marchons dans une rue étroite et j'aperçois NejmeH qui se tient au balcon, en train de discuter avec une autre femme, c'est Faouzia me dit-il. Il me dit qu'il vaut mieux ne pas les déranger car nous sommes ici pour que je voie quelque chose d'autre, mais soudain elle crie mon nom : « Salwa ! Salwa, qu'est-ce que t'as, souviens-toi ma grande et au diable ton père et tous ses rejetons ! ». Je lève les yeux et la vois qui rit, c'est la première fois que je vois NejmeH comme ça. Je m'immobilise, j'ai envie de lui dire quelque chose, n'importe quoi, mais ma bouche est comme bloquée, aucun son ne sort. Grand-père me dit : « T'en fais pas, elle t'a vue, mais toi tu peux pas lui parler, pas avant de te décider à te souvenir ». Je lui dis que je me souviens, que tout ce qui est arrivé, tout ce que j'ai vu, est là dans ma tête. Il ne répond pas et nous marchons. Il me prend par la main et je me vois au milieu d'un village – 'Ayn 'Ara dit-il. Il n'y a rien, sinon les décombres de deux maisons. Mais chaque fois que mes yeux s'arrêtent sur une chose ou une autre, celle-ci apparaît et grossit. 'Ayn 'Ara se remplit de maisons et c'est comme si je voyais la vie telle qu'elle devrait être, avec des voitures, des climatiseurs, des affiches, des bennes à ordures et des paraboles ; comme si je voyais le champ des possibles. Mon grand-père en revanche a disparu, je crie son nom,

mais il ne me répond pas. Je l'entends me dire : « Salwa, je peux pas encore te voir, mais souviens-toi et rêve Salwa, n'aie pas peur de rêver. »

Je me réveille avec un mal de tête. J'imagine que tout cela est arrivé parce que le carnet de Lamia Abou 'Azzam a atterri entre mes mains à Amman. C'est à cause de ça que le ciel l'a emporté contre la terre. J'entends la sonnerie du téléphone, je sais que c'est Zein Al-'Abidine. Lorsque je réponds, il déverse sur moi sa colère pendant plusieurs minutes : « vingt fois que je t'appelle, t'étais où, pourquoi tu réponds pas... et puis quoi... tu te demandes pas ce qu'on devient ? » Je rassure Zein Al-'Abidine Abou Sukkar en lui disant que je vais bien, que j'ai juste une grosse creve et que j'ai passé la plupart du temps à dormir. Zein Al-'Abidine se transforme en docteur et me fait la liste détaillée de tous les médicaments, puis il se transforme en herboriste et me prescrit des recettes que selon moi il est en train d'inventer. Je tente de le rassurer et lui demande des nouvelles de Nidal et maman. Il me dit que ma mère a décidé d'aller visiter la Palestine dès qu'elle obtiendra le passeport, « Moi aussi », lui dis-je. Il se tait. On n'aurait pas des proches là-bas ? Je lui pose la question, et bien sûr je sais. Il se trouble, tente vaguement de dire quelque chose, à propos de vagues parents là-bas, mais ils ont oublié, ils ont changé, sans arriver à finir une seule phrase. C'est là que je comprends toute la douleur derrière. Je lui dis que j'ai fait la connaissance de Lamia Abou 'Azzam, la fille de Faouzia. Il ne dit rien et ne répond pas à ce que je lui dis. « On va voir ce qu'on peut faire pour que tu viennes nous voir à Stockholm, et après tu nous aideras pour rentrer ». Zein Al-'Abidine continue furieux : « J'y vais pas pour faire du tourisme, tu sais Salwa ». Et moi je lui dis : « Qui a dit qu'on reviendrait en touristes et pas pour y rester ? ». Abasourdi, Zein Al-'Abidine raccroche à moitié confus, sans me donner l'occasion de parler à ma mère, Zahra Qassem Al-'Aouad, qui, je le sais, avait planifié tout ça depuis que Nidal était devenu Suédois.

Je sors du lit et appelle Lamia qui finit de me raconter le reste de l'histoire, elle me demande qui attend de revenir, ce qu'ils font de leur temps, et ce que la vie leur apporte comme peines ou comme joies. Alors je lui raconte, et je me souviens de tout ce que j'ai entendu, et tous ces souvenirs nous les emmagasinons afin qu'ils nous reviennent. Elle me demande ce que va devenir le camp de Chatila lorsque les gens en partiront pour rentrer, aussi je lui dis que probablement les maisons resteront là pour témoigner de comment Chatila s'est métamorphosé d'un camp en une jolie petite ville de Galilée.